



L'HUMANISME

XVe siècle

EXPLOITATION DU THEME 8
CLASSE : ES2H

Clara Lakis
Introduction générale

A	B	C	D	E	F
G	H	I	J	K	L
M	N	O	P	Q	R
S	T	U	V	W	X/Y

II. Découvrir le thème¹

1. L'humanisme

Parler de l'humanisme et de la Réforme n'est pas s'inscrire uniquement dans le monde des lettres mais le dépasser pour se plonger dans plusieurs mondes, entre autres la philosophie, la morale, la religion etc. Parler de l'humanisme c'est jeter un regard sur le passé pour opérer un retour à la source des textes et les auteurs du siècle se sont souvent engagés dans l'une et l'autre voie.

a) La fin de la scolastique

L'enseignement de l'Université, la scolastique, semble au XVI^e siècle sclérosé, suranné et stérile. De jeunes maîtres proposent alors une étude nouvelle, celle des humanités, un mot d'origine latine et qui désigne la culture. Les humanistes, donc, s'intéressent aux textes anciens, hébreux, grecs ou latins, qu'ils apprennent à lire dans la langue originale. Leur travail est avant tout un immense chantier philologique* : il s'agit d'éditer, de traduire et d'expliquer les œuvres du passé. Cette entreprise suppose une réflexion linguistique à laquelle s'attachent entre autres Guillaume Budé dans ses Commentaires sur la langue grecque et Étienne Dolet dans son traité De La Manière de bien traduire d'une langue en autre. D'autres militent en faveur de la jeune langue française, comme Du Bellay dans sa Deffence et illustration de la langue française, ou Henri Estienne avec sa Précellence de la langue française.

b) La renaissance de la culture antique

Les humanistes veulent en somme faire renaître les « bonnes lettres », et rivaliser avec les anciens qu'ils cherchent à imiter : Ronsard et sa Pléiade suivent les traces du poète grec Pindare et du poète

¹ Les informations citées dans cette partie sont tirées du site : <http://keepschool.com/fiches-de-cours/college/histoire/humanisme.html>

italien Pétrarque ; Garnier, Jodelle et Montchrestien redonnent vie au théâtre ; Platon, Plutarque et Sénèque sont relus avec enthousiasme. C'est qu'ils ont une haute ambition, ils veulent instituer, former ou réformer l'homme, à l'instar de Rabelais ou de Montaigne, mais aussi l'État, comme La Boétie, Bodin ou Guillaume Du Vair. Mais à la fin du siècle, les ambitions déçues et les malheurs du temps donnent lieu à une poésie baroque*, souvent plus sombre comme chez Jean de Sponde, ou plus vindicative, comme le sont Les Tragiques d'Agrippa d'Aubigné.

2. La pensée humaniste

L'apport fondamental de la pensée humaniste, si tant est qu'il soit possible de tirer une pensée commune d'une si grande diversité d'auteurs, réside dans la place nouvelle qu'elle accorde à l'homme en général, dans l'univers et dans la cité, dans la mesure où il s'agit de définir une sagesse nouvelle.

a) La redécouverte de la nature

Dans son appétit de connaissance, le courant humaniste désire embrasser l'univers entier, au sein duquel il considère l'homme face à Dieu. Ronsard, par exemple, entend « découvrir les secrets de Nature et des Cieux » et la poésie scientifique, le Microcosme de Maurice Scève ou La Semaine de Du Bartas, révèle toute son ambition encyclopédique. Il s'agit de repenser le cosmos et la magnificence de la Création divine, en y intégrant à l'occasion les méditations philosophiques du néo-platonisme ou les données ethnographiques des grands voyageurs. On tente de déchiffrer les analogies universelles, et notamment entre le microcosme, ce petit univers qu'est l'homme, et le macrocosme, le grand univers. Mais l'harmonie du monde n'est-elle pas menacée par la dégradation inéluctable de toute chose ?

b) La place de l'homme dans la cité

Les humanistes veulent également redéfinir la place de l'homme

c) Une morale nouvelle

Au fond, les humanistes sont en quête d'une morale nouvelle, qui concilie la sagesse païenne et la foi chrétienne. Ils reviennent au texte même des Écritures, et ils relisent les philosophes antiques. La vogue nouvelle du stoïcisme, du scepticisme et de l'épicurisme, qui tentent volontiers Montaigne, s'explique ainsi. La dignité de l'homme, un moment exalté, est bientôt tempérée par un sentiment de juste mesure, et l'exigence du « connais-toi toi-même » apparaît souvent comme une invitation au recueillement et à la méditation.

L'humanisme

La fin de la scolastique



- ❖ Cet enseignement est considéré ancien et inutile
- ❖ On a proposé l'enseignement nouveau : L'humanisme
- ❖ Le nouveau travail : reproduire l'antiquité

La renaissance de la culture antique



- ❖ Faire renaître les bonnes lettres
- ❖ Rivaliser avec les anciens hommes de lettres
- ❖ Réformer l'homme

La pensée humaniste

La redécouverte de la nature



- ❖ La nature = Milieu ou l'être humain se trouve face à Dieu
- ❖ Repenser le cosmos et la magnificence de la Création divine

Une morale nouvelle



- ❖ Quête d'une nouvelle morale
- ❖ « Connais-toi toi-même » est la base
- ❖ La dignité de l'homme est sacrée

III. Piste de lecture

Texte 1

Nicolas Machiavel,

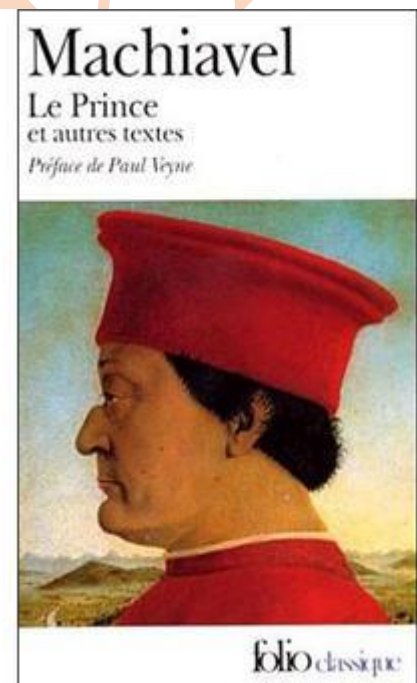
Le Prince (1532)

Rien n'est plus vrai qu'il est glorieux à un prince de garder sa parole, de vivre dans l'intégrité et non dans l'astuce. Cependant, l'on a vue de nos jours que les princes qui se sont distingués le plus, n'ont pas été scrupuleux sur cet article, et qu'à force de fourberie, ils ont tourné les cerveaux des hommes à tel point qu'ils ont enfin pris le dessus sur ceux qui se fiaient à leur loyauté.

Mais il faut savoir qu'il y a deux manières de combattre les hommes : l'une est par la force et l'autre par les lois. Nous tenons la première des bêtes et la seconde d'hommes. Mais il faut donc qu'un prince sache être homme et bête à propos. Cette leçon est donnée aux princes, d'une manière allégorique, par les écrivains de l'antiquité, lorsqu'ils nous content qu'Achille et quelques autres princes anciens furent nourris par le Centaure Chiron, qui les garda sous sa discipline : et cela pour signifier qu'ayant un précepteur demi-homme et demi-bête, il fallait que les Souverains apprissent à se servir à propos de l'un et de l'autre ; et qu'en séparant ces deux natures, il leur était impossible de subsister longtemps.

Donc, puisqu'un prince est obligé de savoir imiter les bêtes en temps et lieu, il doit surtout prendre pour modèles le Lion et le Renard : le Lion ne sait pas éviter les filets ; le Renard ne peut se défendre contre les Loups. Ceux qui se contentent d'être Lions, manquent d'intelligence.

Un prince donc, ne peut ni ne doit tenir sa parole que lorsqu'il le peut sans se faire de tort, et que les circonstances dans lesquelles il a contracté un engagement subsistent encore. Cependant, si le genre humain n'était point corrompu, ce précepte ne vaudrait rien ; mais comme les hommes sont des scélérats, et qu'ils vous manquent à tout moment de parole, vous n'êtes point obligé non plus de leur garder la votre ; et vous ne manquerez jamais d'occasions légitimes pour la rompre. Je pourrais rapporter ici mille exemples modernes de la perfidie des princes et montrer combien d'engagements et de traités ont été rompus par leur félonie. Le plus heureux est celui qui sait faire le Renard mieux que les autres. Mais il faut savoir se bien cacher et entendre l'art de dissimuler : car les hommes seront toujours assez



simples et assez pressés par les besoins présents pour que celui qui veut tromper trouve toujours des dupes.

Je n'en veux point taire un exemple récent. Alexandre VI ne fit jamais rien d'autre que tromper les hommes, il n'avait jamais que cela dans l'esprit : et jamais il ne manqua d'occasions d'exercer ses perfidies.

Plus il employait de serments pour appuyer une chose, moins il l'observait. Cependant, il réussit toujours dans ces fourberies, parce qu'il connaissait parfaitement la faiblesse des hommes sur la crédulité.

Il n'est donc pas absolument nécessaire qu'un prince ait toutes les bonnes qualités dont nous avons parlé jusqu'ici ; mais il est nécessaire qu'il paraisse les avoir. Je dirai même que s'il les mettait en usage, elles lui nuiraient ; mais elles lui serviront, si on est seulement persuadé qu'il les a. Il est nécessaire de paraître pitoyable, fidèle, doux, religieux et droit ; et il faut l'être en effet ; mais il faut rester assez maître de soi pour se montrer tout différent si c'est nécessaire. Je suis persuadé qu'un prince, et surtout un prince nouveau, ne peut impunément exercer toutes les vertus, parce que l'intérêt de sa conservation l'oblige à agir contre l'humanité, la charité et la religion. Ainsi, il doit prendre le parti de s'accommoder aux vents et aux caprices de la fortune, de se maintenir dans le bien, s'il le peut, mais d'entrer dans le mal s'il le doit.

Chapitre 31 (extrait)

Texte 2

Érasme

Dans cet Eloge, Érasme donne la parole à la personnification anthropomorphique de la déraison (ou la déesse de la folie, si vous voulez). Il se sert de ce moyen pour dénoncer les errements de l'esprit humain et ses nombreuses inconséquences (et conséquences), les erreurs du sens et tout ce merdier philosophique (mais passionnant).

Que dire de ceux qui se bercent agréablement de pardons imaginaires accordés à leurs crimes, qui mesurent comme avec des clepsydres les durées du Purgatoire, calculant sans la moindre erreur siècles, années, mois, heures, comme d'après une table mathématique. Et de ceux qui s'appuient sur certaines petites formules ou prières magiques qu'un pieux imposteur a inventées pour son plaisir ou son profit, et s'en promettent tout : richesses, honneurs, plaisir, abondance, santé toujours florissante, très longue vie, verte vieillesse, et pour finir une place au Paradis, auprès du Christ, mais le plus tard possible, quand les voluptés de cette vie les abandonneront, malgré leurs efforts opiniâtres pour les retenir, et céderont la place aux délices célestes. Ici, disons qu'un commerçant ou un soldat, ou un juge, s'imagine, avec une petite pièce de monnaie prélevée sur tant de rapines, avoir purifié d'un seul coup ce marais



de Lerne* qu'est sa vie et estime que tant de parjures, tant de débauches, tant d'ivrogneries, tant de rixes, tant de meurtres, tant d'impostures, tant de perfidies, tant de trahisons sont rachetés comme par un contrat, et si bien rachetés qu'il peut maintenant repartir à neuf pour un nouveau cycle de crimes. Et quoi de plus fou, que dis-je ? quoi de plus heureux que ceux qui, pour avoir récité chaque jour sept petits versets des Psaumes sacrés se promettent la félicité suprême, et au-delà ? Et ces petits versets magiques, c'est un démon, facétieux certes, mais plus étourdi que malin qui, croit-on, les a indiqués à saint Bernard, mais qui fut pris à son propre piège, le pauvre ! Et de pareilles folies, si folles qu'elles me font presque honte, sont approuvées non seulement du vulgaire mais de ceux qui enseignent la religion.

Et maintenant, est-ce que ce n'est pas à peu près la même chose quand chaque pays revendique pour lui-même un saint particulier, lui confère des attributions particulières, lui rend un culte avec des rites particuliers : celui-ci guérit la rage des dents, celui-là assiste les femmes en couches, un autre restitue les objets volés, celui-ci apparaît en sauveur au milieu du naufrage, celui-là protège le troupeau, et ainsi de suite, car il serait trop long de faire un recensement complet. Il y en a qui à eux seuls valent pour plusieurs choses, surtout la Vierge mère de Dieu, à qui le commun des hommes attribue presque plus de pouvoirs qu'à son Fils.

Chapitre XI, (extrait), Trad. C. Blum.

Ed. Robert Laffont, coll. « Bouquins », 1992